

SAMEDI 17 OCTOBRE

Le journal du festival

LUMIÈRE 2020



« Quand on n'a pas de bonne pour garder ses niards, eh bien on n'en fait pas. »
Michel Audiard, *Mélodie en sous-sol*

#08



JEAN-PIERRE ET LUC DARDENNE
ONT REÇU LE 12^E PRIX LUMIÈRE

LA GRANDE FRATRIE DU CINÉMA

Le triomphe de la vie

Des frères Lumière aux frères Dardenne. Comme un passage de témoin symbolique, et probablement pour l'éternité :

Jean-Pierre et Luc Dardenne ont reçu vendredi le **12^e Prix Lumière** dans l'enceinte du centre des congrès de Lyon.



© Léo Renier

« Ce sont vraiment des parents de cinéma. Merci tellement aux frères ! », a d'abord souligné Émilie Dequenne, leur actrice fétiche, celle de leurs débuts, avant que Thierry Frémaux ne lise l'éloge rédigé par Bertrand Tavernier à leur endroit. « Cette cérémonie était très émouvante ont ensuite déclaré Jean-Pierre et Luc Dardenne. Pour nous, ce prix a quelque chose d'unique. Pas seulement parce qu'on ne le reçoit qu'une seule fois dans sa vie. Il est le symbole d'un héritage unique : celui des frères Lumière. Ils filmaient la vie, les mouvements de la vie, des choses qui disent la vie. Le spectateur était à l'époque face à la mobilité de la vie, qui prenait alors une intensité beaucoup plus grande. On essaye de faire ça aussi, de rendre les personnages vivants. Vivre au diapason de la vie, c'est ça le cinéma et c'est ce que les Lumière nous ont appris. On essaye que le spectateur se sente devenir aussi plus vivant. »

La cérémonie a commencé par l'arrivée d'un prestigieux parterre d'invités, de Thomas Dutronc à Gabriel Yared, en passant par Abel Ferrara et, donc, Émilie Dequenne, qui a été particulièrement applaudie avant qu'une ovation ne submerge l'entrée des frères Dardenne sur un air de Jacques Brel : *La Valse à mille temps*. C'est un autre soliste, le compositeur de

musique de film Gabriel Yared, qui s'est ensuite installé au piano pour interpréter deux morceaux écrits pour *Le Patient anglais*. « Moi aussi j'avais un frère, c'était le réalisateur Anthony Minghella », a-t-il expliqué à l'assistance avant de la subjugué par son invention musicale.

Après la projection d'*Omelia contadina* (littéralement « Homélie paysanne »), un court métrage d'Alice Rohrwacher et JR sur la lente disparition des paysans et de quelques films tournés par les Frères Lumière, Jérémie Renier, l'acteur phare de plusieurs de leurs films, a rappelé dans un message vidéo « combien on rit sur les films des frères. Merci d'avoir fait ce que je suis devenu », a-t-il souligné, laissant la place à Jeanne Cherhal, qui a chanté *Bruxelles*, de Dick Annegarn. Maniant parfois l'humour, Jean-Pierre et Luc Dardenne ont enfin revisité leur filmographie en commentant une série de photographies de plateau projetées sur grand écran. Le dernier moment musical, *La Ballade du bon et des méchants*, a été mené de main de maître par Thomas Dutronc et Gabriel Yared. Longue vie aux frères !

— Benoit Pavan

MASTER CLASS

« J'essaie de vous distraire avec mes névroses »

Ovationné lors de l'avant-première de son dernier film *Adieu Les Cons*, **Albert Dupontel** a régalé le public de la Comédie Odéon par son humour ravageur et son regard acerbe sur notre société.



L'ATTRAIT POUR L'IMAGINAIRE

Enfant, j'ai très vite remarqué que je comprenais plus la vie dans l'imaginaire que dans la réalité. Un de mes premiers souvenirs de cinéma, ce sont les films du dimanche soir : je me rappelle avoir été bouleversé lorsque j'ai vu *Les Aventuriers* de Robert Enrico, j'étais au bord des larmes. Plus tard, je suis passé de cinéphage à cinéphile en découvrant les films de mes idoles : Tati, Allen et bien sûr les Monty Python.

FAIRE VOYAGER LE PUBLIC

Le cinéma que j'aime, c'est un cinéma sensuel. Le cinéma me fait outrageusement voyager et c'est ce que je veux faire lorsque je réalise : je veux que les spectateurs s'évadent pendant une heure et demie. J'essaie, avec mes névroses, de vous distraire !

LES ACTEURS D'ADIEU LES CONS

Nicolas Marié (Monsieur Blin) a fait des essais six semaines avant le tournage et il était formidable. C'est quelqu'un que je connais depuis trente ans, c'est un acteur incroyable. Virginie Efira faisait partie d'un groupe d'actrices avec lequel j'avais envie de travailler. La scène finale du film sur le parking, c'est elle qui l'a inventée, j'ai dû faire deux prises, pas plus.

RENCONTRE AVEC GASPAR NOÉ

C'est le réalisateur Nicolas Boukhrief qui m'a présenté Gaspar dans une boîte de nuit à Paris : là je vois un gars qui sautait de partout, c'était Gaspar ! Sur le tournage d'*Irréversible*, il m'épatait. Je le voyais avoir la larme à l'œil sur certaines prises. En tant qu'acteur, j'étais parfois déstabilisé sur le tournage, mais le film est très intéressant. Je l'ai vécu comme une expérience d'art moderne.

LE PROCHAIN FILM

Je travaille sur un projet de film : il s'agit de l'histoire d'un quadragénaire qui se présente à l'élection présidentielle... On se demande d'où m'est venue cette idée ! Ce personnage m'a été inspiré par un documentaire consacré à Robert Kennedy que j'ai vu sur Netflix.

JE SUIS UN OPTIMISTE FORCÉ !

La réalité est assez radicale, surtout en ce moment. Mais je ne suis pas un nihiliste, je suis un optimiste forcé ! Je crois profondément au genre humain. Je ne fais que raconter les histoires des petites gens perdus dans un système. Je commente l'époque que je traverse : et comme celle-ci est déviante, cela est retranscrit dans mon écriture.

— Propos recueillis par Laure Lépine

CONVERSATION

« Il y a des millions de Rosetta en chair et en os dans ce pays. »

Plus tôt dans la journée, ils ont évoqué leur cinéma au Théâtre des Célestins. Les « frères » ont invité deux personnes à s'exprimer sur scène, au nom des milliers de précaires de l'hôtellerie, de la restauration, etc. menacés par la situation sanitaire.



© Romane Diebelny / J. Mège Photography

Luc Dardenne

Peu de choses ont changé depuis *Rosetta*. Depuis que le film est sorti en 1998, l'inégalité sociale est restée très forte, en France comme en Belgique. L'humiliation ressentie par celui qui est exclu de la communauté du travail, et de la communauté humaine tout simplement, est encore là.

Jean-Pierre dardenne

Nous ne faisons pas un cinéma militant à proprement parler. Nous nous intéressons à la singularité de chaque présence que nous filmons, nos personnages ne sont jamais des représentants car ils ne sont les représentants que d'eux mêmes.

Luc

Nous souhaitons que notre film aime le spectateur, que celui-ci devienne Rosetta, qu'il partage sa détresse au fur et à mesure que le film se déroule. En donnant pour cela une vraie existence au personnage, en le filmant de manière à ce qu'il ait une certaine autonomie, pour qu'il échappe au spectateur. Plus il vous échappe, plus vous êtes concerné par lui, plus vous vous sentez changer vous-même. Que le spectateur devienne quelqu'un d'autre comme cette exclue de la société qu'est Rosetta. Qu'il ne puisse pas se débarrasser du personnage.

Luc

Techniquement, on part d'un fait divers, on parle d'un personnage que l'on pourrait

mettre dans telle ou telle situation, et quand on sent qu'il y a quelque chose on réfléchit à une suite de scènes, à un moment d'action pour notre histoire. « *Rosetta* : on l'exclut de la société ». « *Tue t-elle Riquet* ? » On est heureux quand on a enfin le scénario. On fait ensuite notre casting ensemble, et l'on répète tous les deux pendant cinq semaines avec notre caméra vidéo, dans des décors déjà choisis où l'on imagine où sera tel ou tel mur etc. On découvre alors nos plans, on fait la « chorégraphie » du plan en présence de nos acteurs. On choisit les costumes et on est prêts pour commencer le tournage.

Jean-Pierre

Il y a un côté bricolage dans le cinéma qui est très amusant. Les accessoires sont loin d'être accessoires, et leur donner de la présence donne une immense intériorité. Le rôle des costumes est très important. Les comédiens se mettent dans une certitude quand ils se voient dans tel ou tel habit. Ça les assoit dans une image plus ou moins flatteuse de leur personnage. Or on aime les contredire, et se contredire entre nous, on adore ça. Car plus on est dans l'incertitude, plus on est dans l'instant présent et plus le spectateur s'identifie.

Luc

En gros on se voit mal soi-même.

Jean-Pierre

Exactement, c'est pour ça qu'il faut être

deux. Parfois on ne sait même plus comment on s'appelle. Jean-Luc, Pierre ?

Luc

Le style vient en cherchant, aussi avec notre cadreur. Rosetta, nous nous placions derrière elle et essayons de la suivre, on n'était pas en avance sur son personnage. On ne sait pas où elle va, elle ne le sait pas elle-même, donc on construit le moins possible. Le jeune Ahmed fait la course vers la mort et personne ne va l'arrêter, donc on sait qu'on va le filmer dans une sorte de course.

Jean-Pierre

Dans notre mise en scène on essaie de donner une place à Rosetta, car elle ne trouve pas sa place dans la société. Elle n'a pas sa place dans le cadre. Il y a une espèce de vérité de la matière qui commence à prendre comme quand tu commences à pétrir une pâte qui ensuite lèvera. C'est un va-et-vient.

Jean-Pierre

Et il faut accepter que les choses vous échappent, que les raccords et les soudures vont être faits par le spectateur. Ce sont des obsessions que l'on a quand on travaille. Pialat appelait cela « être dans le cul des choses ». Nous, comme nous sommes belges, nous le disons plus poliment, mais c'est l'idée.

— Propos recueillis par Charlotte Pavard



Saint Jean-Pierre, Saint Luc

Revoir tout Dardenne pour se laver l'esprit. Pour se rappeler que le cinéma n'est pas fait que de certitudes enquillées les unes après les autres. Se souvenir aussi qu'un film est bien une matière vivante qui respire et se heurte parfois à ce satané réel qui empoisonne l'existence de la fiction. Mais ce satané réel, pour peu que l'on sache le prendre, peut tout vous donner : sa vérité nue. Peu de déguisements chez les Dardenne. Je me demande comment ils font pour allier pureté et sophistication, vitesse sans précipitation, comment les choses se transcendent systématiquement une fois posées devant leur objectif. La première fois que j'ai rencontré Jean-Pierre et Luc Dardenne, c'était à Paris dans les bureaux d'une société de distribution. C'était au printemps 2011 pour la sortie du *Gamin au vélo*. Cécile de France, les deux mains sur le guidon, s'affichait fièrement sur les murs. Mine de rien, une star plantée là, ça faisait tout drôle. Les Dardenne n'étaient pas encore connus pour le « name-dropping ». Depuis, Marion Cotillard et Adèle Haenel ont joué pour eux. Pour m'expliquer tout ça, les deux frères m'avaient invité à me repasser dans ma tête la première séquence de leur film. Dans une salle d'attente, le gamin se débat, court pour échapper aux éducateurs et finit par renverser Samantha (Cécile de France) qui s'écroule par terre avec l'enfant dans ses bras. « *Ainsi Cécile est tombée dans notre propre univers, au propre comme au figuré !* » s'était esclaffé Luc avant de rajouter, un brin sadique, « *nous l'avons retournée dix-huit fois de suite, cette séquence !* »

Il y aurait donc quelque chose de divin chez ces deux-là, avec des corps sacrés qui se retrouvent soudain projetés dans leur monde. L'image de Cécile de France avec le gamin dans les bras avait tout de l'icône. Pour autant, le génie ne tombe pas du ciel. (Saint) Jean-Pierre d'abord : « *Dans l'écriture du scénario comme dans la mise en scène, notre souci est de ne pas trop charger la barque. Il faut laisser une épaisseur aux choses. Cette part d'ombre offre de la matière au spectateur. Une mise en scène trop affirmative se détruit d'elle-même.* » (Saint) Luc ensuite : « *Pour le dire autrement, la question que l'on se pose est : comment mettre en scène pour que ça ne paraisse pas filmé ? C'est ça, masquer les choses ! Par exemple, nous sommes dans cette pièce, nous mettons des personnages face à notre caméra, placée à un endroit précis. Les choses seront trop évidentes et vont se figer. L'idée, c'est de ne pas hésiter à placer la caméra au mauvais endroit, de telle façon à ce qu'elle capte des choses et pas d'autres, comme le dos d'un interprète au lieu de son regard. La caméra n'est jamais toute puissante. Il ne faut pas verrouiller les choses. C'est pour cela que dans nos films, nos personnages ont toujours des obstacles à traverser. Il faut qu'ils soient empêchés, qu'ils résistent.* » Revoir tout Dardenne, pour se heurter soi-même à la puissance du réel. De leur réel. Et finir, par tomber dedans.

UTOPIE

De la Neige plein les yeux

Décembre 1980, une bande d'amis, enfants de Godard et du cinéma militant, tournent sous la direction de Juliet Berto et Jean-Henri Roger, *Neige*, stupéfiante représentation d'un Paris nocturne rarement filmé auparavant. Retour sur l'aventure.

L'équipe de *Neige* au Festival de Cannes en 1981 : au centre, Juliet Berto et Jean-Henri Roger

« *White, la loi, la vie, les condés / White, les nuits pour oublier / Phares de la police dans mes yeux métis mouillés.* » Mai 1981, la voix chaude de Bernard Lavilliers chante *Pigalle la blanche* au générique fin de *Neige*, de Juliet Berto et Jean-Henri Roger. Et aussi dans les écouteurs d'un des personnages du film, le petit dealer qui arpente sans relâche le Boulevard de Clichy. Quelques jours après l'élection de François Mitterrand, *Neige* concourt au Festival de Cannes, et glane un curieux Prix du Jeune cinéma et rassemble en salles plus de 600 000 spectateurs enthousiastes. La France change, et le film met en avant un petit peuple de la nuit parisienne, forains, camés, travestis, jusque-là rarement vu à l'écran. Il est le contrechamp des « années Palace », géographiquement un peu plus à l'est sur un autre boulevard. Si *Neige* frappe encore aujourd'hui, c'est par son drôle de cocktail de puissance plastique, portée par son image nocturne aux teintes urbaines, et d'humanité précieuse. Poétique et social à la fois.

Juliet Berto (1947-1990) et Jean-Henri Roger (1949-2012) sont des « enfants de Godard ». Elle joue dans 2 ou 3 choses que je sais d'elle (et les deux autres films que Godard sort en 1967 !), il rencontre le cinéaste vaudois un peu plus tard quand celui-ci se détourne de la fiction pour le documentaire politique. A la fin des années 70, Juliet Berto et Jean-Henri Roger s'aiment, et vivent un amour en bon « godardiens », c'est faire un film. Le premier sera plutôt celui de Juliet (il y aura ensuite *Cap Canaille* en 1983, fidèle aux connexions méridionales de Jean-Henri), qui habite avec sa sœur, la photographe de plateau Moune Jamet, dans un appartement Avenue Trudaine, qui n'est pas encore le 9^{ème} arrondissement bobo

d'aujourd'hui. Juste au-dessus du square d'Anvers, il y a Pigalle, dont elle croise les habitants. Chaque année, autour de Noël, les forains installent sur le boulevard leurs attractions, baraques à strip-tease ou tir à la carabine, et c'est un mélange de foule bigarrée et de lumières plus ou moins blafardes...

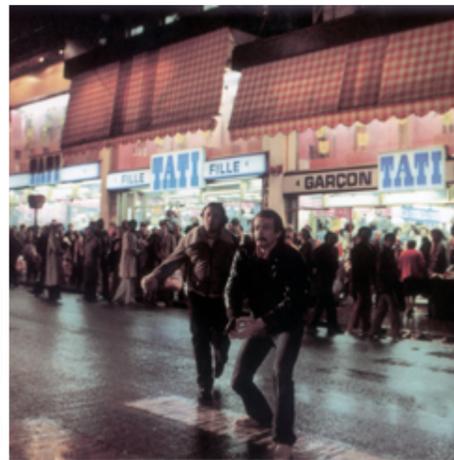
« *C'est l'idée première du scénario*, raconte le premier assistant Alain Nahum, qui a connu Jean-Henri Roger au sein du collectif Ciné-Luttes (avec Richard Copans, François Dupeyron, etc.) *filmer en bas de chez soi, montrer des petites gens, saisir la marge, qu'elle soit économique, politique ou sexuelle. Valoriser et protéger des gens de peu.* » Alain Nahum se souvient d'un tournage communautaire, entre copains, où chacun peut donner son avis, qui sera suivi ou pas. Et aussi, héritage de la Nouvelle Vague, de la volonté de s'adapter aux lieux : la petite équipe improvise, selon l'espace qu'elle investit, une friterie, le sous-sol de la Vieilleuse, un café de Belleville, ou la cabine de projection du Moulin-Rouge, aujourd'hui inutilisée, en face de laquelle a longtemps vécu Jacques Prévert – la présence de Raymond Bussières, vétéran du cinéma français, dresse un pont avec le groupe Octobre, où, déjà, politique et poésie se mêlaient.

Parfois, sur le plateau, Alain Nahum s'arrache les cheveux : le chef-op William Lubtchanski a installé des lumières de complément, cherchant d'abord à éclairer le boulevard par les baraques de forains. Mais ceux-ci, cherchant à profiter du monde du cinéma, menacent d'éteindre, veulent une compensation. Alors, il faut négocier et parfois, c'est le second assistant, Fouazi Kasri, qui montre patte blanche : Pigalle et surtout la Goutte d'or sont encore des quartiers où il vaut

mieux être « recommandé »... Triomphe du système D : faute d'autorisation pour tourner dans le magasin Tati, le moment où deux policiers (Patrick Chesnais et Jean-François Balmer) courent le dealer est principalement filmé de l'extérieur de l'enseigne, belle trouvaille qui ajoute au dynamisme de la scène.

Trente-neuf ans plus tard, émotion encore : c'est la fille de Jean-Henri Roger, Jane Roger, qui vient présenter la restauration de *Neige* au festival Lumière et c'est sa propre société de distribution, JHR films, nommée en hommage aux initiales de son père, qui le ressortira en salles. « *Quand le film est sorti, je n'avais même pas dix ans, je ne me rappelle plus si je l'ai vu à l'époque. Est-ce que je suis allée sur le tournage ? J'ai des souvenirs de l'équipe, parce que, sans doute, tout le monde se réunissait chez Juliet...* » Elle se rappelle en revanche les mois qui suivent la sortie : les longues absences de son père qui fait le tour du monde avec le film, un monde moins connecté où les gens peuvent être réellement injoignables. « *Il me rapportait un t-shirt de chaque pays...* »

Plus tard, elle a de vraies discussions avec celui qui fut pendant près de quarante ans prof de cinéma à l'université Paris VIII. « *Mon père a été très militant. Dans Neige, il rend visible les invisibles, il donne la parole aux Noirs, aux drogués, aux travestis, à des minorités opprimées dont il montre l'humanité, la beauté, la poésie. Son engagement est inséparable des nuits blanches, des fêtes qui lui ont permis de rencontrer des gens qu'il avait envie ensuite de filmer. J'ai vu autant mon père faire de la politique que faire la fête.* » *Neige* est comme le vestige d'une façon généreuse d'être au monde, entre plaisir et engagement. — Aurélien Ferenczi



Neige, 1981

CANNES À LYON



Un triomphe, 2020

Emmanuel Courcol, réalisateur d'Un triomphe

CHAQUE JOUR, LES CINÉASTES DE LA SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 2020 NOUS RACONTENT LEUR PASSION DU CINÉMA. PARCE QUE LES FILMS D'AUJOURD'HUI NAISSENT DE CEUX D'HIER.

Le film classique qui vous a le plus marqué ?

Du silence et des ombres de Robert Mulligan, d'après le roman *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* de Harper Lee, avec Gregory Peck. C'est un film que j'ai découvert assez récemment, beaucoup plus populaire aux Etats-Unis qu'en France. Sur fond de racisme il y est question de justice et d'engagement, d'enfance et d'innocence. C'est un film profondément humaniste, poétique, initiatique, dans un « noir et blanc » et âpre et étouffant qui dresse un portrait terrible de l'Amérique ségrégationniste. Il m'a bouleversé et reste d'une brûlante actualité.

Le cinéaste dont vous avez le plus appris en voyant ses films ?

Beaucoup de maîtres, évidemment, mais je pense à l'instant à Michelangelo Antonioni pour

l'énigme posée par chaque plan, chaque situation, chaque acteur du plus petit au plus grand rôle. Rien n'est expliqué mais tout prend sens.

Une scène particulière de l'histoire du cinéma qui vous a inspiré ?

Dans *Voyage au bout de l'enfer*, la séquence du retour de chasse avant le départ pour le Vietnam, avec Robert de Niro, Christopher Walken et la bande de potes, quand George Dzundza se met au piano et joue un nocturne de Chopin. La nostalgie qui s'en dégage est d'une puissance exceptionnelle.

Un acteur ou une actrice du passé que vous auriez aimé filmer ?

Charlie Chaplin, parce que là il n'y a rien à faire, juste à regarder et apprendre.

Le film classique que vous n'avez pas vu et que vous rêvez de voir ?

Boulevard du crépuscule... Quand on m'en parle je fais celui qui connaît, je hoche la tête avec un air inspiré et parfaitement idiot... Je ne comprends pas pourquoi je ne l'ai pas encore vu... Il faut absolument que je soigne ça avec une bonne projection.

SÉANCE

Un triomphe
d'Emmanuel Courcol (2020, 1h45)
> **PATHÉ BELLECOUR**
Samedi 17 octobre, 17h

Retrouvez sur le site festival-lumiere.org les choix de Samir Guesmi, réalisateur de *Ibrahim*, également en Sélection officielle Cannes 2020, présenté à 16h15 à l'Institut Lumière.

Les mains dans la pellicule

Présidente de la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé, **Sophie Seydoux** reçoit cette année le Prix Fabienne Vonier, nommé d'après la célèbre productrice et distributrice disparue en 2013, qui récompense l'activité d'une femme dans l'industrie du cinéma.



Sophie Seydoux



La Femme et le pantin, 1928

Quel effet cela vous fait-il de recevoir le Prix Fabienne Vonier ?

Je suis restée sans voix quand je l'ai appris. J'étais émue à double titre. Fabienne Vonier était une amie, c'était quelqu'un que j'admirais énormément. Pour le travail qu'elle a mené auprès d'immenses cinéastes, Fatih Akin, Alain Cavalier ou Aki Kaurismäki, et pour sa force de caractère. Je suis aussi émue pour la Fondation, créée en 2006. J'ai une équipe extraordinaire, et le prix lui revient aussi.

Quel bilan tirez-vous de l'action de la Fondation ?

Depuis 2014, on montre chaque année plus de 300 films muets, accompagnés au piano. Le centre de recherches ne désemplit pas : on y trouve toutes les archives de la société Pathé depuis son premier jour. Aucune société de production au monde n'a l'âge de Pathé et aucune n'a gardé ses archives. Je crois énormément au travail de transmission : chaque matin,

des écoles viennent pour des ateliers à la Fondation. Pouvoir montrer à des enfants comment marche une caméra analogique, alors qu'ils n'ont eu entre les mains que du numérique, pouvoir leur prêter des caméras afin qu'ils puissent charger de la pellicule, comprendre le mouvement, c'est formidable ! Évidemment, le Covid a interrompu ce genre d'animations, mais nous les reprendrons dès que les choses iront mieux.

Après La Roue en 2019, vous venez au festival Lumière avec une nouvelle restauration...

Cette année, c'est *La Femme et le Pantin*, de Jacques de Baroncelli. Pour moi, c'est la meilleure des adaptations du roman de Pierre Louÿs, pourtant également porté à l'écran par Duvivier, Buñuel et Von Sternberg. Chez Baroncelli, il y a une actrice étonnante, Conchita Montenegro qui est une incroyable femme-enfant. J'ai la chance de pouvoir restaurer aussi les films du catalogue parlant Pathé.

Nous présentons également au festival *Par un beau matin d'été*, de Jacques Deray, co-écrit par Michel Audiard, qui est à la fois d'une cruauté et d'une drôlerie formidables !

D'où vous vient votre goût pour le cinéma ?

Par Jean Riboud, le père de mon premier époux, qui était proche de la Cinémathèque Française, j'ai bien connu Henri Langlois. Je l'admirais et l'aimais tendrement, mais il pouvait aussi être terrifiant : quand je donnais mon avis sur un film, je rentrais sous terre ! On ne voyait pas du tout les films dans les conditions d'aujourd'hui. Parfois on n'y comprenait rien parce qu'ils n'étaient pas remontés correctement. C'est pour ça que la restauration est très importante pour moi.

— **Propos recueillis par Aurélien Ferenczi**

SÉANCE

La Femme et le pantin de Jacques de Baroncelli (1928, 1h55)
> AUDITORIUM
 Dimanche 18 octobre, 11h

CORRESPONDANCES

Deux fois La Rochelle. Deux fois la même scène de vente à la criée de la pêche du jour – comme cela se passe encore aujourd'hui tôt le matin (4h45) sur le port rochelais. *Le Sang à la tête* (Gilles Grangier, 1956) et *Le Bateau d'Émile* (Denys de La Patellière, 1962) sont deux adaptations par Michel Audiard d'écrits de Georges Simenon (un roman, *Le Fils Cardinaud*, et une nouvelle). Et les deux se passent dans même décor charentais, avec quasiment les mêmes protagonistes et dans les mêmes décors : marins-pêcheurs face au patron de la pêcherie, grand café où il fait bon se montrer ou rades plus ou moins miteux où les filles monnaient leurs charmes.

Il faudrait presque commencer par le second, même s'il est un peu moins fort (mais la criée plus convaincante) : Lino Ventura y est le fils naturel de Michel Simon, qui possède avec son frère, Pierre Brasseur, le quasi-monopole des pêcheries du port. Comment faire en sorte que la moitié de la prospère entreprise ne tombe pas aux mains du bâtard... ? Dans *Le Sang à la tête*, Jean Gabin incarne alors un Ventura qui aurait vieilli et fait main basse sur l'entreprise : il joue un patron qui s'est quasiment fait tout seul et qui a oublié, dans sa prodigieuse ascension sociale, de prendre soin de son épouse. Projetés le même jour au festival Lumière, les deux films riment de façon singulière, et montrent la place qu'Audiard scénariste accordait aux métiers et à leur rituel. — **A.F.**



Le Bateau d'Émile, 1962

Il est frais, mon poisson !

SÉANCE

Le Bateau d'Émile de Denys de La Patellière (1962, 1h41)
> COMOEDIA Samedi 17 octobre, 14h
Le Sang à la tête de Gilles Grangier (1956, 1h23)
> UGC CONFLUENCE Samedi 17 octobre, 15h

PORTRAIT



Un jour, une bénévole

DANIÈLE SOUBEYRAND : « J'AIME ÊTRE DANS L'ACTION ! »

« *J'aime être dans l'action, mais aussi dans la réflexion !* » Danièle Soubeyrand est l'un des visages familiers de l'équipe bénévole qui assure l'accueil du public à la villa Lumière au cinéma Comoedia. Cela fait maintenant trois ans que cette retraitée hyperactive a rejoint le festival en tant que bénévole. Mais avant cela, cette fidèle de l'Institut Lumière a vécu plusieurs vies : professeure de géographie au lycée Boissy d'Anglas à Annonay, Danièle a été première adjointe à la mairie de cette commune puis conseillère régionale pendant sept ans. Mais son sens de l'engagement l'a conduit à faire du bénévolat très tôt : « *en 1966, je faisais des permanences au planning familial. A l'époque, on commandait les contraceptifs en Suisse !* » Féministe depuis toujours, Danièle fait aussi partie de l'association Supplément dame qui œuvre pour l'égalité hommes-femmes. Cette Annonéenne à l'énergie débordante est même retournée sur les bancs de la fac à 67 ans pour décrocher un Master en études de genre : « *c'était en revenant de Nouvelle-Calédonie où nous avons donné des cours de soutien scolaire à des lycéens kanak* », confie Danièle. La routine pour cette globe-trotteuse qui a aussi participé à la formation d'enseignants au Niger et en Moldavie aux côtés de l'association Groupement des retraités sans frontières (Gref). Mais malgré ses nombreuses activités, Danièle trouve toujours le temps de se faire une toile, notamment pour admirer ses actrices fétiches : Jane Fonda et Karin Viard. — **Laura Lépine**

« Un pont entre les cinémas d'hier et d'aujourd'hui »



Boris Duchesnay, Directeur Général Adjoint en charge des programmes d'OCS nous explique les liens de la plateforme avec le festival.

En quoi le festival Lumière est-il un rendez-vous important pour OCS ?

Ce festival est une rencontre entre amoureux du cinéma. C'est un lieu unique de découverte et redécouverte du cinéma, où l'on voit des films entouré par des fans et des passionnés. C'est aussi un lieu de la transmission entre des initiés et des béotiens. OCS partage totalement cet ADN, et propose à travers sa programmation éclectique de multiples rencontres autour de tous les genres de cinéma. Il est donc naturel pour OCS d'être associé à ce festival dont nous partageons les valeurs.

Les abonnés d'OCS ont-ils un profil spécifique ?

OCS réunit des profils d'abonnés très diversifiés. Suivant la tranche d'âge, certains centres d'intérêt se portent tantôt sur des séries, sur des films inédits ou sur notre offre de cinéma classique. Quelle que soit la porte d'entrée vers OCS, les abonnés vouent un vrai intérêt au cinéma. Ces derniers mois, la crise sanitaire a modifié la vie de nos abonnés, qui ont eu plus de temps pour explorer nos chaînes. Ce temps leur a donné une envie d'exploration, de redécouverte de l'histoire du cinéma. On a ainsi observé un regain d'intérêt très fort pour le cinéma classique notamment chez nos abonnés les plus jeunes.

Peut-on apprendre l'histoire du cinéma en s'abonnant à OCS ?

A travers nos programmations thématiques, nos cycles, les documentaires que nous initions, nous invitons à nos abonnés à découvrir l'histoire du cinéma de manière ludique, en créant des ponts entre le cinéma d'aujourd'hui et ses références cinéphiles.

Quel est votre plus grand souvenir du festival Lumière ?

Être dirigé par Wong Kar Wai comme figurant lors du traditionnel tournage de « la sortie des usines Lumière ».

— **Propos recueillis par A. D.**

Site Holding DECORICE : Entreprise indépendante membre du réseau DESSANGE

DESSANGE
PARIS

PARTENAIRE OFFICIEL

LUMIÈRE2020
GRAND LYON FILM FESTIVAL
10/18 OCTOBRE

LYON 2^{ème} 25, rue Jarente - 04 78 42 99 11
 LYON 2^{ème} 1, rue Grenette - 04 78 42 96 08
 LYON 4^{ème} 90, Grande rue de la Croix Rousse - 04 78 28 10 10
 LYON 6^{ème} 1, quai Général Sarrail - 04 78 24 47 13

Photographie retouchée

LUMIÈRE2020
GRAND LYON FILM FESTIVAL
10/18 OCTOBRE

Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
 Suivi éditorial : Thierry Frémaux
 Conception graphique et réalisation :
 Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 4 850 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org